

1

Je ne m'y attendais vraiment pas ! J'étais là à dire je ne sais quoi à je ne sais qui lorsque je ressentis une douleur qui me coupa net la parole. Les mots me parvenaient comme une bouillie brûlante. J'attendis d'être seule pour me poster devant une glace, ouvrir grand la bouche et regarder ma gorge. Tout me semblait normal et je n'avais plus mal. Je me mis à parler et la douleur revint. La même expérience plusieurs fois. Je parlais, elle revenait, je me taisais, elle cessait. Et toujours cette bouillie brûlante dès que les mots parvenaient au bord de mes lèvres.

Incompréhensible ! Oui, incompréhensible, car ce n'était pas ma gorge, ni ma langue ni ma bouche qui me faisaient souffrir, mais les mots. Ma douleur était dans les mots ! Je pris alors la décision de n'en plus dire aucun. Me taire ! Mettre ma parole en retrait et lui donner abri au sein de mes rêveries.

Mais une vieille qui du jour au lendemain ne dit strictement plus rien inquiète son aide ménagère. La mienne alerta une assistante sociale qui elle-même prit contact avec un hôpital pour une consultation.

Un bouclier lumineux ceinturé sur son front, une spatule métallique dans ma bouche, le médecin me demanda de faire Aaa... tout en le faisant lui-même. Peut-être devait-il penser qu'à la façon des singes, je répéterais son Aaa... par simple mimétisme ? Aaa...

Ça a fini par sortir et jaillir droit vers son nez.

« *Mais elle n'a rien cette bonne dame, rien, strictement rien !* » dit-il en se tournant vers mon aide ménagère qui prit cet air penaud qu'ont les gens désolés d'avoir dérangé pour rien une personnalité.

Rien ! Normal ! Il n'avait pas cherché là où était le mal. Comment l'aurait-il pu ?

Rien du côté de la gorge, néant côté parents, donne pour résultat d'être placée hors circuit d'un monde où il est indécent de se retrouver seule sans plus dire un seul mot.

Quatre-vingt-huit balais ! Un âge plus qu'acceptable et plus que respectable pour une maison de retraite. Une toute belle, toute pimpante, toute proprette. Pour dire les choses par leur nom, j'occupe *la Vivaldi* aux *Arpèges*, soit une chambre de seize mètres carrés avec armoire et salle de bains, table de nuit, fauteuil et lit.

Les Arpèges ont ouvert quelques semaines seulement avant mon arrivée. J'essuie donc, mais involontairement, les plâtres de ce fleuron de la mise au rancart. Pour ce qui est de l'architecture, rien que du béton armé comme l'est tout ce quartier frontière avec la ville. En pur métal imputrescible, deux lions grandeur nature situés de chaque côté de la porte d'entrée montent la garde des lieux. Sont-ils là par cynisme, par bêtise ou bien par une bêtise cynique ? Je ne peux répondre à cette question et je préfère n'en rien savoir. Toujours est-il qu'ils sont là, juste devant la façade qu'un filet antisaut recouvre de bas en haut. Quand je regarde le ciel par les mailles de ce filet, il m'arrive bien souvent de me sentir papillon. Non papillon papillonnant, mais papillon épinglé derrière la vitre de ces seize mètres carrés.

Pour le cas où un passant ou un visiteur viendrait à prendre les Arpèges pour un zoo ou un forum culturel, une plaque vissée sur la façade lui permet d'éviter cette erreur en indiquant en grosses lettres :

« Les Arpèges »
Maison de retraite

En dehors de la plaque, des lions et des filets antisaut, rien ne distingue les Arpèges des immeubles voisins, tous parfaitement alignés selon un savant dégradé.

Ce que je fais aux Arpèges ? Silence ! Je tourne ! Je tourne dans ma chambre qui n'est mienne qu'en tant que j'en suis locataire et

tourne dans les couloirs tout comme un lion en cage. Mais l'image est trompeuse, il ne faut pas s'y fier ! Je tourne dans les Arpèges, c'est vrai, mais ce n'est ni par ennui, ni avec le désir de vouloir m'en évader. Je tourne, mais sans me sentir à l'étroit entre les quatre murs de ma chambre Vivaldi.

Où se trouvent les Arpèges ? C'est tout simple. Même pas besoin d'un plan. Ils sont à l'endroit très précis où l'on peut être absolument certain de pas trop savoir où l'on se trouve vraiment. Mais peut-être est-ce pour cela que l'on est sûr d'y être.

Je n'ai fait le trajet jusqu'aux Arpèges qu'une seule fois. Celle où un taxi ambulance m'y a déposée comme un vulgaire colis. Mais ce chemin, je l'ai vu et observé avec l'intensité de celle qui savait que c'était là son ultime échappée dans le grand air de la ville. J'en revois chaque détail comme des instantanés. Un trajet qu'il m'arrive parfois de reprendre par une de mes rêveries. Je parcours ces rues et ces avenues désertes comme si j'y cherchais quelque chose ou quelqu'un. Une femme peut-être ? Une femme tout comme elle... Mais elle, c'est ton histoire à toi et ton histoire à toi, que tu le veuilles ou non, il te faudra l'entendre. Tu ne peux plus te dérober. Fuir ? Mais où irais-tu ? Sois tranquille, tout ne sera pas dit. Des moments de ta jeunesse, sans plus !